

Donabédian, A., *Tabou linguistique en arménien occidental : 'gor' progressif est-il 'turc'?*, in Donabédian, A. (ed.), *Langues de diaspora, langues en contact, Faits de Langue, Ophrys, Paris, 18/2001, pp. 201-210. (pagination d'auteur)*

Tabou linguistique en arménien occidental : 'gor' progressif est-il 'turc' ?

Anaïd Donabédian-Démopoulos*

L'arménien occidental, langue parlée par les Arméniens de l'Empire Ottoman, devenue langue de diaspora au début du XX^{ème} siècle, connaît une particule *gor*¹ qui, postposée aux formes verbales de présent ou d'imparfait de l'indicatif, leur confère une valeur progressive. Fréquente dans la langue courante, cette forme n'est pourtant pas admise par la norme, faisant même figure de véritable tabou, en tant que 'vulgaire', 'dialectale', 'inélégante', et pour finir 'turque'. En somme, la norme va jusqu'à dire que '*gor* n'est pas arménien'. Alors que l'histoire de la forme montre que son origine ne peut se réduire à cela, l'étude du fonctionnement de cette forme dans la langue, elle, ne permet pas de le considérer comme un simple attribut stylistique, mais prouve au contraire que *gor* a une véritable place dans l'économie du système aspecto-modal de l'arménien occidental. Nous ne nous en tiendrons pas à ce constat, car si malgré tout la réputation de *gor* est si tenace, c'est qu'elle traduit un rapport à la langue qui est à notre sens typique d'une situation de langue dominée, et mérite d'être analysé en tant que tel. Enfin, au-delà de son intérêt sociolinguistique, ce phénomène a, au plan linguistique, des effets paradoxaux sur l'évolution du système.

1. L'ARMENIEN OCCIDENTAL, LANGUE DE DIASPORA

On désigne sous le terme d'arménien occidental la langue standard des Arméniens de l'Empire Ottoman qui a été codifiée au cours du XIX^{ème} siècle², opérant une synthèse des différents dialectes arméniens de l'Empire Ottoman,

* Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 2, rue de Lille, 75007 Paris.

Anaïd.Donabedian@inalco.fr

¹ Nous adoptons dans cet article une transcription phonétique de l'arménien occidental, plus proche de la prononciation que la translittération scientifique (dite Hübschmann-Meillet) que nous avons utilisée par ailleurs, et conformément à laquelle la particule progressive serait écrite *kor*.

² Dans le courant du réveil des nationalités, ce mouvement de constitution de langues nationales standardisées a traversé toute l'Europe centrale et même occidentale, comme le signale Victor Friedman dans ce volume concernant les langues des Balkans.

avec une prédominance du dialecte de Constantinople. Cette codification est le résultat d'un travail collectif de plusieurs décennies. En effet, avant même que le statut de l'arménien occidental ne fasse consensus en tant que langue littéraire (jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, on écrivait essentiellement en arménien classique), la langue faisait l'objet d'un travail de normalisation acharné, tentant de prendre en considération toutes les composantes de la langue, dialectes, arménien classique, langue policée de Constantinople. Dès le début, les emprunts au turc (dans certains bourgs, les Arméniens étaient turcophones) font l'objet d'une attention particulière, et d'un travail de pédagogie tant dans le contexte scolaire que dans la presse et parmi les écrivains, en vue de les supplanter par du lexique arménien. Ainsi donc, avant même que l'ère kémaliste ne précipite les survivants du génocide de 1915 dans ce qui deviendra la diaspora, le fonctionnement de la langue présente des particularités sociolinguistiques qu'aujourd'hui on pourrait être tenté de considérer comme caractéristiques d'une situation de diaspora, ou tout au moins de langue dominée. Dans le même temps, l'arménien oriental, dans le Caucase, connaissait un développement analogue, quoique selon un rythme différent. Puis les circonstances politiques ont fait que l'arménien oriental est devenu une langue disposant d'un appareil d'Etat, malgré le bilinguisme avec le russe³.

L'arménien occidental se définit donc par rapport aux autres états de langue (notamment l'arménien oriental), par rapport au turc, et par rapport à la situation de diaspora. C'est sur ces deux derniers points que nous nous pencherons ici.

1.1. L'arménien occidental et le turc

Au regard de l'arménien classique, langue indo-européenne réputée conservatrice, on a coutume de dire que l'arménien moderne présente des traits typologiques très spécifiques, qui portent à postuler une forte influence non indo-européenne.

Il faut citer notamment le passage à une morphologie nominale agglutinante, l'ordre SOV et la radicalisation de l'ordre Déterminant-déterminé dans le syntagme nominal, la catégorie du médiatif, traits partagés avec le turc, et qui justifient d'ailleurs que l'arménien occidental doive être englobé dans la Sprachbund balkanique. Même si nous avons montré par ailleurs⁴ que ces traits développaient des potentialités déjà présentes en arménien classique et atypiques pour une langue indo-européenne, il est probable que la conjonction de cette potentialité dans la langue et du bilinguisme prolongé avec le turc ont favorisé ce mouvement.

Plus encore, certains morphèmes sont considérés comme directement imputables au turc (bien que là encore, une explication interne existe) : le

³ Qui mériterait d'ailleurs qu'on s'interroge (en d'autres lieux) sur les concepts de langue dominante vs dominée

⁴ Donabédian 2000b.

morphème du pluriel *-er/-ner* (cf. turc : *lEr*) ainsi que la particule progressive *gor* (cf. turc *-yor*), objet de la présente contribution⁵.

1.2. L'arménien occidental en diaspora :

1.2.1. Langue de diaspora, langue de la dispersion : problème de la norme

Cet autre corrélat de la situation de diaspora, langue dominée, mais aussi langue de la dispersion, nous conduit à une interrogation de taille, préalable à toute étude sur l'arménien occidental. Lorsqu'on évoque la compétence des locuteurs, quel est l'état de langue qui sert de référence, en d'autres termes, où trouve-t-on l'arménien standard, en l'absence de territoire de référence, ou même d'une quelconque centralité ?

Malgré la situation, un certain consensus existe sur ce point. La langue a évolué depuis la dispersion, et la norme n'en est pas restée à l'état de langue parlé à Constantinople dans les années 1910, bien qu'elle ne s'en éloigne pas de manière considérable. Aujourd'hui, plusieurs centres véhiculent l'arménien occidental comme langue véhiculaire, même si la langue ne jouit nulle part d'un statut de langue dominante au niveau étatique. Il s'agit principalement des foyers du Moyen-Orient, où la notion de communauté structure la vie politique, religieuse, culturelle et sociale (notamment à travers des établissements d'enseignement propres, et une vie de quartier permettant de conserver à la langue sa fonction véhiculaire), ainsi que de la congrégation des Mekhitaristes qui fournit un travail d'édition et d'enseignement propice à la diffusion d'une norme. S'il arrive que ces deux normes divergent, c'est toujours sur des points très marginaux qui relèvent tout au plus de 'tics' de langage ou de signes de reconnaissance, mais non d'une véritable tendance centrifuge.

Du fait notamment de la forte représentation de locuteurs issus de ces communautés dans les institutions scolaires et parascolaires de toute la diaspora, cette norme parvient à se perpétuer de manière assez stable. Mais nous reviendrons sur les effets pervers du hiatus entre l'approche vernaculaire (idéologique) des enseignants et la situation de fait de seconde langue des élèves, notamment en France.

1.2.2. Langue de diaspora, langue en danger

La question de la pérennité, omniprésente dans le discours diasporique, et qui conditionne un certain nombre de discours et de comportements communautaires (comme l'endogamie), n'épargne pas la langue. Elle opère à deux niveaux : celui des observables, et celui du métalangage.

L'observation de la situation linguistique montre une dilution de la compétence, et nous avons montré (Donabédian 2000) qu'un certain nombre d'indicateurs permettaient de considérer l'arménien occidental comme une langue

⁵ L'arménien oriental a connu la quasi totalité de ces changements (excepté *gor*), alors que le contact avec le turc y était marginal, la région étant sous domination perse, puis russe.

en danger, notamment la pyramide des âges des locuteurs, la proportion de semilocuteurs, le rétrécissement de l'amplitude des niveaux stylistiques, à quoi s'ajoutent des phénomènes spontanés qui relèvent de la relexification. Mais ce sur quoi que nous voulons insister ici, et qui à notre sens est constitutif de la spécificité de la langue de diaspora, est la prégnance du discours sur la langue, d'un métalangage intégré à l'expérience quotidienne, qui traduit une conscience aiguë, activée dans la pratique linguistique, des emprunts, des néologismes, etc.. Cette pratique a une double fonction : activer un jeu superposant des systèmes linguistiques (cf. la fonction ludique bien décrite par Varol et Szulmajster pour les langues juives in Varol 1994, et ici-même), mais aussi évacuer une certaine culpabilité de l'emprunt par l'affirmation du caractère conscient et intentionnel du procédé.

Notre hypothèse est que ces phénomènes relevant du discours sur la langue, métalangage et/ou idéologie, ont un véritable pouvoir d'action en retour sur la langue, et c'est ce que nous tenterons de démontrer ici à partir du marqueur *gor* du progressif.

2. GOR EST-IL EMPRUNTE?

Le marqueur *gor* est spécifique à l'arménien occidental⁶, et on peut le caractériser comme une marque de progressif, bien que cette étiquette n'épuise pas sa description, comme nous le verrons plus loin.

Pour définir sa place dans le système, et répondre à la question "gor est-il arménien ?", on peut s'interroger à la fois sur le marqueur lui-même (son étymologie) et sur la catégorie qu'il représente et sa place dans le système.

Plusieurs hypothèses existent quant à l'étymologie de *gor*. Aucun auteur ne date son apparition dans la langue, tout au plus Aydenian (1866 : 98) dit-il qu'elle est apparue *dans les derniers siècles*, en considérant qu'il s'agit d'un emprunt du turc *-yor*. Elle n'apparaît en effet pas dans la grammaire de l'arménien de Cilicie de Karst (1901) qui décrit l'état de langue médiéval. Cependant, tout comme Karst propose pour la particule d'actualisation *gē* antéposée l'étymologie *ga u*⁷ > *gu* > *gē*, certains auteurs proposent également d'analyser *gor* comme *ga + or* (litt. "il y a que"), ce qui permet à Adjarian (1961 : 97-98) de postuler que cette particule a été créée sous l'influence du turc, mais non par emprunt. En effet, la catégorie est attestée dans la plupart des dialectes occidentaux, non seulement sous la forme *gor*, mais également sous de nombreuses autres, aux origines les plus diverses, (*uni*, correspondant à 'il a', *hayé*, possiblement lié à une racine 'regarder', *ēn*, *dar*, ou de nombreuses

⁶ Par opposition à l'arménien oriental.

⁷ *Ga*, signifiant actuellement 'il y a', est originellement la troisième personne du singulier du verbe arménien classique *kay*, signifiant 'demeurer', devenu semi-défectif. En arménien classique, son usage en combinaison sérielle ('*kay u mnay*', il se tient et il reste) est assez répandu avec des verbes statifs uniquement, où *kay* a un effet redondant. Progressivement, son sens aurait changé, et son emploi se serait donc étendu à des verbes non statifs. (cf. Agnès Ouzounian, comm. pers.)

interjections *a*, *ha*, où l'on retrouve souvent des valeurs signifiant 'maintenant, voilà', cf. Gevorgyan, 1993). Ainsi, il est difficile de déterminer ce qui de la forme ou de la fonction est directement imputable au contact. La sélection de la forme *gor* a pu être favorisée par le contact du fait de la convergence avec le progressif du turc, mais elle n'est pas empruntée. Quant à la fonction, son existence sous des formes différentes dans d'autres dialectes porte à penser qu'elle n'est pas non plus empruntée. Son apparition est néanmoins probablement liée au bilinguisme avec le turc, mais au plan méthodologique, on voit ici que l'examen des formes telles qu'elles nous sont parvenues, et même de leur diachronie, ne permet pas de dire comment. L'examen en synchronie de corpus proches de la pratique parlée, et notamment de la pratique bilingue (écrits non formels, antérieurs à la codification, par exemple correspondance privée ou notes professionnelles) permettrait peut-être de mieux répondre à cette question. L'examen de la fonction de *gor* dans la synchronie de l'arménien occidental incite cependant de ne pas surestimer l'effet du contact.

2.1. La place de *gor* dans le système de l'arménien occidental :

Quelle que soit son origine, *gor* a une véritable place dans le système de l'arménien occidental pour deux raisons :

Comme le souligne Adjarian, le progressif a été créé en arménien occidental par nécessité de dissimilation entre les deux valeurs possibles du présent. Cela est confirmé par la paire minimale suivante :

- (1) Inc' g'ëlla⁸
 Quoi gë est⁸
Qu'est ce que cela peut faire (Qu'est-ce que cela fera) ?

Vs.

- (1a) Inc' g'ëlla *gor*
 Quoi gë est *gor*
Que se passe-t-il ?

Cette formation est cohérente avec le mode d'actualisation du présent par particule (*gë* antéposé) : dans les différentes variantes modernes de la langue, l'ancienne forme de présent de l'indicatif (*sirem*) est devenue subjonctif, alors qu'un nouveau présent de l'indicatif est apparu, par ajout d'une marque explicite d'actualisation. Dans les dialectes orientaux, *gor* n'est pas envisageable, car l'actualisation du présent s'est faite par un participe en *-um* (locatif) qui couvre à la fois progressif et présent simple, mais exclut le futur proche ou d'intention, exprimé par la particule *k-* (avatar du *gë*, cf. note 6). Au contraire, en arménien occidental, c'est la forme en *gë* qui a une valeur d'actualisation, mais couvre à la fois le présent actuel et le futur proche ou d'intention. Pour discriminer entre un

⁸ Il s'agit de la forme non-copulative du verbe être, *ëllal*. 'Etre' copule étant défectif (présent et imparfait de l'indicatif seulement), *ëllal* fournit toutes les autres formes, tout en étant concurrent au présent et à l'imparfait avec une valeur processuelle (déroulement), d'où le sens de "se passer" dans (1a)..

présent-futur et un présent concomitant, il faut un marqueur supplémentaire, c'est *gor*.

On peut donc penser que dès le choix (remontant au Moyen-Age) d'une stratégie pour marquer le présent par opposition au subjonctif, les deux branches dialectales ont conditionné le besoin ou non de créer un progressif. Le voisinage avec le turc a fait le reste. Le *gor* a pu être créé par analogie avec le turc, mais aussi comme un avatar du *gë* (certains dialectes construisent le progressif avec deux *gë* : *gë sirem gë*).

2.2. Les valeurs modales du "progressif" : quelques pistes à partir de données orales spontanées

Si les données historiques nous montrent que la fonction de *gor* est à l'origine de désambiguïser le présent général dont le champ temporel et modal est trop étendu, en réalité, les valeurs du progressif dépassent largement la valeur actuelle de concomitance⁹ que suggère cette étiquette.

(2) Discussion à propos d'un organisme de formation :

Hima sad ga asang paner. Ereg t'uɣt mə stac'a, c'ri Internet-i
Maintenant beaucoup il-y-a tel choses. Hier papier un reçu-AOR1SG, gratuit "-
GENDAT

tas gu dan gor.

cours *gë* donner-PRST1SG **gor**.

Maintenant, il y en a beaucoup des choses comme ça. Hier, j'ai reçu un papier, ils donnent **gor** des cours d'internet gratuits. (A. Kerkiacharian, conversation spontanée, Paris, 06/04/00)

Cet exemple, qui ne permet pas la traduction française par 'en train de', montre que la valeur strictement progressive n'épuise pas les valeurs de *gor*. *Gor* ici n'est pas obligatoire pour la grammaticalité de l'énoncé, mais il porte un jugement appréciatif du locuteur sur le contenu propositionnel de l'énoncé (en l'occurrence un étonnement).

Ainsi, nous avons montré dans Donabédian 2001 que les valeurs modales du progressif et du médiatif en discours étaient, respectivement pour l'inaccompli (présent et imparfait) et l'accompli (parfait), fortement convergentes. En effet, dans les deux cas, la forme verbale marquée signale que le propos du locuteur est d'énoncer un contenu propositionnel ou une relation comme vrais, de son propre point de vue et en engageant sa responsabilité¹⁰, mais en ayant en vue

⁹ Au sens purement temporel du mot, mais non dans l'acception notionnelle qu'en fait D. Cohen (1989) pour l'analyse des valeurs modales du progressif et du médiatif.

¹⁰ Nous avons démontré dans nos travaux précédents sur l'arménien occidental que la valeur de distance et de non-engagement par rapport à la validité du contenu propositionnel, souvent considérée comme caractéristique du médiatif dans les langues qui connaissent cette catégorie, ne se vérifie qu'en récit, et est supplantée par des valeurs modales en discours. En récit, le médiatif prend valeur d'oui-dire, alors que le progressif

l'existence d'un autre point de vue; la prise en compte de ce second point de vue génère, selon qu'il est porté par le locuteur lui-même, par l'interlocuteur, ou par une doxa générale, respectivement la surprise, la polémique ou un jugement de valeur.

Cette cohérence modale apparaît comme un argument supplémentaire pour expliquer l'apparition en arménien occidental de *gor*, probablement postérieure à celle du médiatif, mais entrant néanmoins en système avec cette catégorie. Le fait que les deux catégories soient présentes en turc ne suffit pas à expliquer leur introduction en arménien, et il n'y a donc pas lieu de considérer ce fait comme abondant en faveur d'une thèse sur un emprunt du progressif turc par l'arménien. En effet, la valeur modale associée au médiatif est attestée dès l'arménien classique (cf. Lyonnet, 1933), cependant, elle est véhiculée par le parfait. L'arménien occidental innove au Moyen-Age en reformant un participe de type adjectival, qui, par opposition à la forme héritée du parfait classique, indiquera un parfait résultatif, non modal. L'influence du contact de langue pourrait donc être d'avoir conduit à la nécessité de distinguer une forme spécifique pour cette valeur, mais ni la valeur elle-même (déjà présente), ni la forme elle-même (la forme ancienne est conservée, et reste totalement étrangère au morphème turc -*mİş*) ne sont directement empruntées.

3. LE TABOU LINGUISTIQUE EN ARMENIEN OCCIDENTAL

Pourtant, chez les Arméniens, a fortiori Ottomans, premiers grammairiens de l'arménien moderne et par ailleurs turcophones, *gor* est présenté comme un emprunt du turc -*yor*, et considéré comme 'vulgaire' (Aydenian 1866).

Cet argument est corroboré par le fait que *gor* est beaucoup plus fréquemment employé dans le dialecte de Constantinople où il tend à être systématiquement utilisé au présent à l'oral (y compris dans des usages qui apparaissent non marqués -- n'excluant pas spécifiquement le futur proche ou présent d'intention, et ne comportant pas de valeur modale de contraste, polémique, surprise ni réprobation) et jamais à l'écrit. Ainsi, dans le dialecte de Constantinople (ou dans certains idiolectes de la diaspora influencés par ce dialecte), *gor* tend à perdre sa pertinence, et à avoir une valeur purement stylistique.

Ce phénomène, qui fait que certains locuteurs ont le sentiment de "toujours" employer *gor*, et de chercher à s'en débarrasser, est renforcé par le fait que les analyses de grammairiens comme Aydenian ont ancré dans la conscience des locuteurs cette vision de *gor* comme vulgaire et non linguistiquement pertinent.

L'étymologie populaire exerce un grand attrait sur la plupart des communautés linguistiques, et les arménophones, ne faisant pas exception, cherchent dans les mots leur origine. Mais la particularité de ce discours pour l'arménien est l'ampleur avec laquelle il est relayé par la communauté des locuteurs. Cette

en *gor*, lui, est exclu. Sans argumenter plus avant, disons que si dans un contexte de récit, on rencontre une occurrence de *gor* (à l'imparfait), il y a forte présomption d'excursus de discours dans le récit, avec notamment promotion du narrateur en énonciateur.

prégnance du métalangage est liée à un mode d'être bilingue qui est celui des Arméniens, mais aussi d'autres peuples en diaspora (cf. ici-même les remarques de M. C. Varol et de A. Szulmajster). Les locuteurs cultivent une conscience des emprunts. Face à eux, deux approches sont possibles : nier l'origine turque, par définition stigmatisée comme 'étrangère à la langue, langue de l'opresseur' ou au contraire la mettre en avant pour construire autour de cette forme un tabou. Nous entendons ici tabou au sens où la forme n'est ni purement et simplement écartée, ni utilisée spontanément. Dans la situation de tabou, la forme apparaît, mais elle est associée à un métalangage plus ou moins explicite.

Cependant, une des conséquences du tabou de *gor* est de contribuer à un mouvement qui agit de manière particulièrement perverse sur la langue, au sens où en pensant la protéger, il l'aseptise et l'appauvrit. En effet, concernant une forme qui a une forte valeur modale, comme *gor*, les obstacles à son emploi spontané contribuent à éloigner la langue des impératifs discursifs. Il faut noter que l'arménien connaît très peu de mots du discours comme le français "tiens?", "ça, alors!", "ah ?", "non mais", "bon sang!" etc.. L'existence des catégories modales comme le médiatif et le progressif constituent une alternative particulièrement économique à ces tournures dans l'arménien occidental. On comprend donc qu'évincer *gor*, notamment auprès d'apprenants non natifs, revient à les rendre muets, ou les contraint à émailler leur discours en arménien de ces mots du discours empruntés au français.

Cette situation révèle un problème récurrent de la formation des enseignants d'arménien dans la diaspora occidentale: alors que dans les pays de la diaspora occidentale, comme en France, la transmission de la langue en milieu familial tend à devenir l'exception, le corps enseignant, majoritairement constitué de locuteurs natifs issus du Moyen-Orient, enseigne l'arménien comme langue maternelle, tant du fait du propre itinéraire de l'enseignant, que pour des motifs idéologiques¹¹.

Une telle approche conduit à transmettre la norme littéraire, comme on le ferait à des élèves ayant la parfaite maîtrise du code oral, et devant acquérir un niveau de langue écrite conforme aux normes sociales locales.

Cette confusion entre apprentissage de la langue maternelle et d'une langue seconde, qui conduit indirectement à un appauvrissement des marqueurs modaux, est non seulement inadaptée au plan pédagogique, mais peut être considéré comme un des facteurs mettant en péril la survie de la langue en tant que moyen d'expression vivant.

4. SYNTHÈSE ET CONCLUSION

¹¹ En témoignent les réactions indignées suscitées, lors d'un stage de formation à l'attention des enseignants des écoles hebdomadaires, en déclarant qu'il était nécessaire d'enseigner l'arménien comme une langue étrangère, et à ce titre, de s'inspirer des programmes utilisés pour l'anglais, l'espagnol, etc.

Une (socio)-linguistique des langues de diaspora ?

La situation de l'arménien occidental, langue de diaspora, combine en tant que telle plusieurs caractéristiques sociolinguistiques :

- langue partout minorée, et par conséquent, langue en danger
- langue sans centralité, ni institutionnelle (sans Etat) ni géographique (langue de la dispersion), d'où une norme instable,
- langue fortement investie au plan symbolique, d'où le phénomène de la langue étandard, générant un métalangage idéologique, et notamment le volontarisme linguistique pouvant aller jusqu'à la théâtralisation décrite par Dalbera-Stefanaggi et Dalbera, 2000.

Ces facteurs se manifestent de manière particulièrement claire dans les faits linguistiques que nous avons décrits ici, essentiellement cristallisés autour de la question de la norme. Le passage en situation de diaspora entraîne en effet une perte des repères dialectes/standard dans la mesure où les mécanismes de validation du standard n'existent plus (enseignement, médias, outils de régulation), parallèlement à un amenuisement de la compétence.

On voit ainsi coexister, parfois chez les mêmes locuteurs, une compétence réduite et une attitude normative, manière de résoudre la contradiction entre l'impératif identitaire et la situation linguistique réelle. La recherche d'un "bien parler" perdu est à l'origine de nombreux cas d'hypercorrection. En l'absence d'une norme standard, la langue littéraire, qui a fait l'objet d'une production abondante depuis les années 1880, est amenée à jouer ce rôle, ce qui infléchit le rapport entre différents niveaux de langue, notamment entre langue parlée et langue écrite. Cela se manifeste en particulier à travers l'usure des particules et mots du discours, mots expressifs ou modaux propres à la langue orale, et perçus (à tort ou à raison selon les cas) comme empruntés.

C'est ce contexte qui explique l'apparition d'un tabou concernant *gor*¹², contre toute évidence communicative. Dans le cas de *gor*, le morcellement dialectal s'ajoute à l'absence de standard oral pour brouiller l'image du marqueur, puisque tous les arménophones ne sont pas "égaux" devant *gor* : au Liban, *gor* a un emploi moins étendu, plus spécifique, alors qu'à Istanbul il y a parfois superposition entre présent progressif et présent non marqué.

Il est intéressant de constater qu'au regard de l'objectif idéologique sous-jacent à ces mécanismes, le tabou peut s'avérer totalement contre-productif : les fonctions orales de la langue sont mal remplies, ce qui dans un contexte d'affaiblissement de la compétence (stade du locuteur ayant acquis la langue en milieu dominé), peut se révéler fatal. De plus, le rapport normatif à la langue infléchit les modes de transmission et provoque une accélération du processus : ainsi en est-il de la confusion des genres entre "apprentissage de langue seconde" vs "cours de langue maternelle"¹³, qui implique une incapacité 'idéologique' à

¹² Et que l'on pourrait étendre à d'autres marqueurs dits dialectaux.

¹³ La plupart des enseignants des structures communautaires d'enseignement considèrent qu'ils enseignent l'arménien comme langue maternelle, alors que pour la plupart des

promouvoir la langue orale au rang de langue à enseigner. En d'autres termes, la transmission familiale est en recul, mais si l'école refuse d'entériner ce fait et continue de simuler une situation de langue maternelle, la transmission ne se fait plus du tout.

On voit ainsi comment se met en œuvre ce mécanisme paradoxal résultant de la conjonction du volontarisme linguistique, du passage en situation de langue dominée, et de l'éclatement géographique. Dans ce sens, on peut considérer qu'on a affaire à une dynamique spécifique à une langue de diaspora, dont le volontarisme linguistique est un élément consubstantiel. Cependant, si nous avons montré par ailleurs le rôle essentiel de ce volontarisme pour la survie de la langue, le phénomène décrit ici en montre les limites et l'effet pervers.

Apports de cette étude à la problématique générale du changement linguistique en situation de contact

Au-delà de la problématique sociolinguistique, on peut également analyser les faits discutés ici du point de vue de la problématique générale du contact linguistique.

La genèse de *gor* montre que l'innovation que constitue son apparition et sa grammaticalisation est clairement liée au contact avec le turc. Cependant, malgré une certaine affinité, ni la forme, ni la fonction n'ont été véritablement empruntées. L'innovation est plutôt due à la conjonction d'une situation issue d'un changement interne (réfection du présent moderne) et de la nécessité, comme en turc, de dissimiler deux présents. On n'a donc emprunté ni le sens, ni la forme, mais le principe de l'opposition.

Changement interne et externe sont donc étroitement corrélés dans ce cas : *gor* ne peut apparaître qu'après que le nouveau présent est formé, mais aussi après le médiatif, lui aussi issu de la dissimilation de deux valeurs du parfait. Dans les deux cas, la distinction modale existe bien en turc, mais ni les formes, ni les fonctions, ni les systèmes ne sont superposables.

Le fait que ce changement se soit opéré justement sur des marqueurs modaux n'est certainement pas un hasard : il illustre une prégnance générale du modal dans les phénomènes de contact ou de bi- multilinguisme : Victor Friedman a justement souligné lors du mini-colloque précédant ce volume qu'après avoir parlé plusieurs mois une langue à médiatif (l'albanais), il était difficile de se passer de cette catégorie en revenant à un contexte anglophone. On en trouve un autre exemple dans la stratégie du judéo-espagnol de Turquie ou de l'espagnol andin, qui resémantisent le plus-que-parfait espagnol pour l'utiliser avec les valeurs modales du médiatif du turc ou du kechua (cf. M.-C. Varol, ici-même).

apprenants, il s'agit d'une langue seconde. La primauté de l'idéologie (langue maternelle) qui empêche d'accepter le constat technique (langue seconde) est à l'origine d'un certain nombre d'impasses pédagogiques, notamment dans la diaspora occidentale.

A cet égard, on peut souligner ici le paradoxe suivant : compte tenu des divers facteurs sociolinguistiques que nous avons décrits (langue en danger, tabou, etc.), le très bon maintien de *gor* (ainsi que du médiatif) est surprenant. On peut imputer cela au fait que le progressif entre en système avec le médiatif (ce qu'aucun locuteur probablement ne conscientise, car cela n'a jamais été dit dans aucune grammaire de l'arménien occidental) ce qui lui confère une place dans le système, mais cela renvoie également à la prégnance générale du modal en situation de bilinguisme.

Bibliographie :

- Adjarian, H., 1961, *Liakatar K'erakanut`nyun hayoc` lezvi* [Grammaire complète de l'arménien], Tome 4B.
- Aydenian A., 1866, *K`nnakan k'er akanutyun ashxarhabar kam arti hayoc` lezvi* [Grammaire scientifique de l'ashxarhabar ou arménien moderne], Vienne, Imprimerie Mekhitariste.
- Cohen, David, 1989. *L'aspect verbal*. Paris: PUF.
- Dalbera-Stefanaggi, Marie-José & Dalbera, Jean-Philippe, 2000, Réflexions sur la dimension sociolinguistique du changement diachronique. Corse-français : une évolution croisée, in R. Nicolaï (ed.) *Leçons d'Afrique*, Peeters, p. 405-418.
- Donabédian, A., 2001, Toward a Semasiological account of Evidentials : an Enunciative Approach of -er in Modern Western Armenian, *Journal of Pragmatics*, 33, 421-442.
- Donabédian, A., 1999, Négation analytique et médiatif en arménien occidental : un lien systémique ?, *Cahiers de Linguistique de l'INALCO* 1/99, 23-41.
- Donabédian, A., 2000 *Langues de diaspora, langues en danger : le cas de l'arménien occidental*, Les langues en danger, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, Nouvelle Série, Tome VIII, 2000, 137-156.
- Donabédian, A., 2000b, De l'arménien classique à l'arménien moderne: typologie, ordre des mots et contact linguistique, *Cahiers de Linguistique de l'INALCO* 3/2000, 34-54.
- Guevorgian, G. G., 1993, Sharunakakan nerkan hayereni barbarnerum [Le présent progressif dans les dialectes arméniens], *The Second International Symposium on Armenian Linguistics (21-23 september 1987), Proceedings*, Yerevan, 1993.
- Karst, J., 1901, *Grammatik des Kilikisch-Armenischen*, Strasbourg.
- Lyonnet, S., *Le parfait en arménien classique*, Paris 1933, S.L.P.
- Varol Marie-Christine (ed.), 1994, *Langues de diaspora*, Plurilinguismes n°7 Paris, CERPL.
- DeGraaf, M., (ed.) 1999, *Language Creation and Language Change, Creolization, Diachrony and Development*, MIT, Cambridge, London.
- Labov, W., 1994, *Principles of Linguistic Change, Internal factors*, Oxford, Cambridge.